

LA VIE COLLECTIVE
DES HABITANTS DU CORBUSIER

© L'Harmattan, 2005
ISBN : 2-7475-8522-0
EAN : 9782747585224

Noël JOUENNE

LA VIE COLLECTIVE
DES HABITANTS DU CORBUSIER

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

Harmattan Könyvesbolt
1053 Budapest,
Kossuth L. u. 14-16
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti 15
10214 Torino
ITALIE

Questions Contemporaines

Collection dirigée par J.P. Chagnollaud, B. Péquignot et
D. Rolland

Chômage, exclusion, globalisation... Jamais les « questions contemporaines » n'ont été aussi nombreuses et aussi complexes à appréhender. Le pari de la collection « Questions contemporaines » est d'offrir un espace de réflexion et de débat à tous ceux, chercheurs, militants ou praticiens, qui osent penser autrement, exprimer des idées neuves et ouvrir de nouvelles pistes à la réflexion collective.

Dernières parutions

Jean CANEPARO, *Lignes générales*, 2005.

Dr Jacques HUREIKI, *Humanités en souffrance à la Santé*, 2005.

Sylvain DUFEU, *Valeurs et constitutions européennes*, 2005

Gérard CHEVALIER, *Sociologie critique de la politique de la ville*, 2005.

François BÉNARD, *Nous retournerons à l'école quand elle ira mieux !*, 2005.

Gaspard-Hubert LONSI KOKO, *Un nouvel élan socialiste*, 2005

Marie-Carmen GARCIA, William GENIEYS, *L'invention du pays cathare*, 2005.

Daniel CUISINIER, *Energie et transport*, 2005.

Cyril LE TALLEC, *Les Sectes ufologiques 1950-1980*, 2005.

Henri GUNSBURG, *L'Ogre pédagogique. Les coupeurs de têtes de l'enseignement*, 2005.

Michel ADAM, *L'association image de la société*, 2005.

J.P. SAUZET, *La personne en fin de vie. Essai philosophique sur l'accompagnement et les soins palliatifs*, 2005;

Victor COLLET, *Canicule 2003. Origines sociales et ressorts contemporains d'une mort solitaire*, 2005.

Nicole PERUISSET-FACHE, *La modernisation de l'Ecole*, 2005.

A. Léon COLY, *Vérité de l'histoire et destin de la personne humaine*, 2005.

Bernard SERGENT, *La Guerre à la culture*, 2005.

Frédéric COUSTON, *L'écologisme est-il un humanisme ?*, 2005.

À la mémoire de Jean-Loup Herbert

Introduction

Aux racines de l'architecture moderne

Lorsque Charles-Édouard Jeanneret-Gris prend le nom de *Le Corbusier*, il laisse derrière lui toute l'histoire de l'architecture classique avec laquelle il souhaite rompre. Au terme de son existence, son action a été tellement virulente qu'aujourd'hui, il ne se passe pas une semaine sans que son nom soit prononcé. Ce nom ne connaît aucune unanimité, puisque sa déclinaison en dérivation suffixale atteste bien de l'absence d'une entente tout comme du caractère idéologique qui en découle.

Ainsi, le terme *corbuséen*, que l'on trouve par exemple chez Jean-Loup Gourdon, Gérard Monnier ou Benoît Pouvreau ne ressemble pas au terme *corbusien*, utilisé par Daniel Pinson ou Michel Ragon. Il en est de même pour les termes *lecorbusien* et *corbusiérien*, rencontrés respectivement chez Uwe Bernhardt et Adolf Max Vogt. La liste n'est pas exhaustive, mais ces néologismes montrent à quel point il est difficile d'être d'accord à propos de *Le Corbusier*, même lorsque l'on utilise son nom.

Pour ma part, j'utiliserai le suffixe lecorbusien¹. Si j'ai commencé cet ouvrage en pointant la controverse, c'est qu'elle nous suivra tout au long de l'histoire des unités d'habitation. Ici, il est question de celle de Firminy. Pourtant, l'histoire des unités d'habitation débute bien avant celle de Marseille.

Karin Kirsch, dans un article intitulé « Les propositions de Le Corbusier et Pierre Jeanneret concernant le logement et le logement du minimum vital à Stuttgart (1927) et Francfort (1929) » donne une idée assez juste de ce qu'on pourrait appeler le projet lecorbusien. Dans les déclarations qu'ils peuvent faire à partir de 1927, Le Corbusier et son cousin Pierre Jeanneret attestent bien d'une idée du logis calqué sur un projet de l'habitat minimal tel qu'il est défini au CIAM I de La Sarraz en 1928.

La proposition du couple Jeanneret s'attaque à la notion de confort allemand, que l'on retrouve également chez d'autres peuples.

Pour eux, une maison devait être « *une sorte de synthèse du wagon-lit et du wagon-salon* » (Kirsch, 2000). Le Corbusier refuse le mobilier confortable et superflu. En 1928, selon la Loi Loucheur, une maison pour une famille de 4 enfants nécessite 45 m². Afin de résoudre la question de la répartition de l'espace, Le Corbusier propose des pièces modulables ou communicantes, grâce à des écrans coulissants que l'on ajuste au gré du déroulement de la journée. « *Jusque dans la plus petite maison pour une famille, Le Corbusier et Pierre Jeanneret s'attachent à des solutions de modulation de l'espace afin de gagner de la place* » (Ibid.).

Au contraire de beaucoup d'architectes, Le Corbusier pense son architecture pour lui-même et sait se plier à la discipline qu'elle requiert. « *En 1952, il était parvenu au point de construire pour lui-même le minimum absolu. Il s'astreignit à plus de discipline dans l'habitat que n'importe qui d'autre et se soumit alors au programme élaboré par Diogène, qui savait se contenter d'un tonneau* » (Ibid.). Ce n'est pourtant pas un tonneau qu'il construit à Marseille sous le regard incrédule d'une population confrontée à l'esprit de la modernité.

¹ En concertation avec Marie Treps du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine du CNRS, que je remercie au passage.

Au début des années 1950, alors que l'unité de Marseille n'est pas encore achevée, Le Corbusier arpente cette première unité d'habitation de grandeur conforme (UHGC) conçue par lui-même et son équipe, et issue des réflexions qu'il a développées depuis les années 1920. Le chroniqueur Frédéric Pottecher est à ses côtés¹.

Le Corbusier (LC) — *« Nous étions dans la grande salle tout à l'heure². Nous étions entrés, nous avons trouvé ce que j'appelle le feu, le foyer, c'est-à-dire cette chose ancestrale, cette chose éternelle qui est la clef même de tout groupe social. »*

Frédéric Pottecher (FP) — *« En fait vous êtes remonté aux sources ? »*

LC — *« Absolument, et je suis beaucoup plus près du sauvage à l'instar de personnages illustres comme Voltaire ou Rousseau qui recherchaient un peu de vérité dans la société sophistiquée d'alors. Et Dieu sait si la nôtre l'est davantage maintenant après la perturbation des machines qui a amené tout sens dessus dessous et qui a créé une société déséquilibrée entièrement. Alors je suis heureux d'avoir retrouvé les vieilles traditions qui sont d'ailleurs françaises, et je ne dis pas par chauvinisme du tout, mais qui sont du cru, c'est-à-dire le foyer, le feu. Eh bien ! le centre de l'appartement, c'est le feu et cette fameuse cuisine dont on a tant dit qu'elle... C'était une catastrophe qui s'avère une chose tout à fait charmante pour la mère, elle se trouve en contact avec la salle elle-même, avec son mari et ses enfants. Si elle en a assez des enfants, elle les envoie dans leur domaine à eux, leurs chambres à coucher qui sont conçues de manière très spéciale, nous allons les voir tout à l'heure. »*

« En passant regardez le grand vitrage, des quinze mètres carrés, qui ouvre sur le paysage en plein soleil d'est ou d'ouest selon les orientations des appartements. Eh bien ! Ce vitrage reçoit en été... En hiver, reçoit toute la lumière jusqu'au fond de

¹ Entretien radiophonique entre Le Corbusier et Frédéric Pottecher, visite guidée du 11 janvier 1950, 37 minutes, diffusion sur France Culture du 16 octobre 2002. Transcription littérale de l'auteur.

² Toutes les transcriptions livrées dans cet ouvrage sont dites « littérales ». De ce fait, il apparaît de nombreuses « scories » qui viennent témoigner du langage parlé.

l'appartement, car le bon Dieu a fait les choses de telle façon qu'en hiver la courbe du soleil sur l'horizon est très basse, et que le soleil entre, s'enfonce dans les appartements jusqu'aux tréfonds, jusqu'à vingt mètres de profondeur. Mais en été, le bon Dieu a fait que le soleil soit très haut et que si les architectes veulent être un peu intelligents, un peu malins, ils feront, ils tiendront compte de ce fait et ils feront devant leurs maisons ce que j'ai appelé le brise-soleil, qui leur permet d'avoir des maisons tout en verre mises à l'abri d'un simple parasol de saison. Le brise-soleil joue en été et dans nos appartements, orientés est-ouest, à partir de sept heures du matin, sept heures et demie du matin. Le soleil quitte l'appartement à l'est, il ne réapparaît à l'ouest qu'à six heures du soir. C'est-à-dire que pendant douze heures de forte chaleur, il n'y a pas un rayon de soleil qui entre dans l'appartement. Et en hiver, dès qu'il se lève, il est dans l'appartement. Il tourne à l'horizon jusqu'à midi à ras d'horizon entrant dans l'appartement, et il réapparaît de suite après-midi à l'est, à ras de l'appartement jusqu'au coucher. Il y a tout le soleil de la journée dans l'appartement. »

« La cuisine est en somme comme un bar, dans un bar, un bar où la maîtresse de maison trouve sur une table de travail, rangés en éventail autour d'elle, c'est-à-dire sur trois faces, elle trouve son fourneau à cuir magnifique et électrique, tout à fait épatant, ensuite sa table de travail pour travailler sa viande, ses pâtes et tout ce qu'elle voudra, ses légumes. Ensuite, une table de travail avec le double évier qui permet d'avoir l'eau chaude et l'eau froide et le lavage bien rationnel de la vaisselle, et les robinets et cætera. Et puis ensuite, une ouverture qui ouvre sur la rue intérieure par laquelle les fournisseurs apportent, livrent leurs marchandises sans qu'on ait besoin de s'occuper d'eux. À l'autre extrémité, en vis-à-vis, se trouve la troisième table de travail qui couvre des buffets de service, et qui permet de passer les plats à la table de la salle à manger qui se trouve juste derrière. La maîtresse de maison est debout comme je suis et vous êtes debout ici. Vous avez devant vous, elle a dans sa cuisine, étant à ses fourneaux, étant à ses pâtes, étant à ses légumes, à ses patates, à tout ce que vous voudrez, elle a toute cette pièce jolie devant ces yeux, avec des paysages, la nature qui est là. Quand j'aurai à vous en parler. Par mes théories de ville radieuse, j'entends restituer

l'homme dans les conditions de nature, chose qui a été perdue totalement depuis longtemps. La nature, vous voyez, on est dedans. La voiture, la nature entre dans l'appartement et crée une joie réelle. J'ai fait accepter en 33 au congrès d'Athènes qui a établi la fameuse Charte d'Athènes de l'urbanisme, ce propos que les matériaux de l'urbanisme étaient le soleil, l'espace, la verdure, le ciment et l'acier, dans cet ordre et dans cette hiérarchie. C'est réalisé ici : le soleil, l'espace et la verdure. »

Voilà posés les grands principes que Le Corbusier a su organiser autour des unités d'habitation. Cette description vaut parfaitement pour celle de Firminy. Du reste, la référence à Rousseau n'est pas sans rappeler l'analyse d'Adolf Max Vogt : *« Parce que la lecture de Rousseau l'amène à penser que la bonté originelle de l'homme n'est pas définitivement perdue, mais peut être retrouvée, LC sait que l'architecture moderne doit être géométriquement pure et hissée sur pilotis »* (Vogt, 2002). Comme à Marseille, Firminy est calqué sur l'insigne architecture de la modernité. La petite sœur, d'à peine douze ans plus jeune, porte en elle la synthèse de la recherche d'une vie. Curieusement, Firminy a été longtemps le parent pauvre de l'œuvre illustre de Le Corbusier. Il existe très peu d'écrits sur un ensemble qui aujourd'hui se réveille.

A-t-on besoin d'en connaître davantage au sujet de l'architecture ? Le locataire d'un immeuble collectif conventionnel ne connaît rien de l'architecte qui a conçu son logement, ni son nom ni son histoire. Lorsqu'il habite dans une cellule¹ de l'unité d'habitation Le Corbusier, c'est alors une tout autre dimension qui l'anime : un besoin de savoir, un besoin de comprendre, un besoin d'explorer et d'approfondir. L'existence du résidant est alors intimement liée à celle de l'architecture et de l'architecte. Alors

¹ Le terme de cellule qualifie à l'origine un élément minimum de 3,60 m de largeur sur 4,50 m de hauteur environ. Dans la pratique, les habitants les mieux informés utilisent le terme de cellule pour parler de leur appartement. Ils s'approprient ainsi le vocabulaire de l'architecture sans pour autant le maîtriser.

parfois en finalité, il en ressort un système de compétences que d'aucun saura tirer parti¹.

L'engagement ethnographique et la méthode réflexive

Il est une difficulté majeure lorsque l'on mène une recherche sur un espace délimité, circonscrit et repérable de fait. Comment préserver l'anonymat des personnes qui ont concouru par leur disponibilité à cette recherche ? Or, l'étroitesse de ce « terrain » d'enquête ne facilite pas cette obligation éthique du chercheur en sciences sociales.

Par exemple, si l'agencement et le type de l'appartement sont dans un premier temps des données suffisamment neutres ou peu expressives pour qui ne connaît pas l'unité d'habitation, c'est en revanche suffisamment clair et expressif pour désigner l'occupant aux yeux des locataires et de qui connaît les lieux. Par exemple, il n'existe qu'un seul type 5 en pignon dans la septième rue², qu'un seul appartement traversant tout le pignon de la sixième rue, qu'un seul appartement jumelé³ en pignon dans la cinquième rue, qu'un seul appartement jumelé dont les entrées sont opposées dans la troisième rue, etc.

Autant que faire se peut, j'ai tenu à maintenir un certain flou et cela afin qu'aucun résidant ni, plus largement, qu'aucun acteur social ne puisse se sentir regardé à travers cette lunette ethnologique. Et si des recoupements sont toujours possibles, le bénéfice du doute doit être privilégié au risque d'une confusion de personnes. De même, les noms ont été transformés, sauf lorsqu'ils sont rendus publics dans la presse écrite.

¹ Je tiens à remercier Clémence Chevreau, Naïma Orchani et Anne-Laure Rousset qui ont accepté la tâche fastidieuse, mais incontournable, de la relecture du manuscrit.

² La rue est un des éléments du vocabulaire de l'architecture de Le Corbusier. Une familiarisation avec ce vocabulaire, à travers, par exemple, l'ouvrage de Jean Jenger, permettra d'apprécier davantage le contenu de cet ouvrage.

³ Le jumelage est la réunion d'au moins deux appartements. Lors de mon enquête, sept appartements sont jumelés. L'origine historique de ces jumelages remonte à 1984, à l'issue de l'occupation de l'aile nord.

Suivant la démarche ethnologique, j'ai effectué durant plus d'un an et demi des observations *in situ* que j'ai consciencieusement notées dans mes carnets¹. Elles concernent, par exemple, les modes de salutations, les trajectoires empruntées, les fréquences de l'activité des ascenseurs, l'activité du parking, etc. Je n'ai pas choisi de résider dans l'immeuble, bien qu'à partir de novembre 2002, j'ai pu bénéficier d'un studio vide sans électricité en pignon.

La condition de « vivre au Corbusier » pour pouvoir en parler est-elle nécessaire et suffisante ? Cette question, soulevée par de nombreux habitants comme allant de soi, part d'un présupposé dangereux et idéologique : l'architecture contiendrait en elle le savoir et elle le diffuserait à travers son béton. « Venez vivre au Corbu ! » me dit une habitante. Il suffirait dans ce cas de vivre pour ressentir, pour apprendre et pour être initié. Faux ! Cet *a priori* ne répond pas à la définition des méthodes sociologiques et ne peut être pris en compte dans une démarche de recherche.

Il ne suffit évidemment pas d'y vivre pour en retirer quelque chose. Car à cette première condition il en est une autre, plus personnelle : celle d'être en mesure d'apprécier et d'objectiver la première. Bien plus, je pose l'hypothèse qu'y vivre enferme sur — ou procure — une certaine vision des choses, vision parfois éloignée d'une réalité sociale.

L'erreur vient d'une trop forte imprégnation des lieux, où la puissance symbolique véhicule, dans les esprits de ceux qui souhaitent voir quelque chose, une forme tronquée de la réalité.

Il ne suffit pas d'y vivre pour pouvoir en parler, car le recul nécessaire à une objectivation de la réalité vécue et sentie n'est pas possible dans un lieu aussi fortement imprégné d'idéologie, d'histoire et d'enjeux. Il faut au contraire s'en approcher à petites doses, par aller et retour successifs, brefs, s'en détacher le plus possible pour y revenir la tête vide de tout *a priori* positif ou négatif. Et cela n'est pas facile.

¹ Cette recherche fut financée par l'OPHLM de Firminy ainsi que par l'Université de Tours. Je remercie à ce titre Sylvette Denèfle sans qui cette recherche n'aurait pu aboutir. Du côté appelou, mes remerciements vont à Dino Cinieri, président de l'OPHLM.

Voilà en quoi a consisté ma méthode d'approche de cet espace. Dès que je sentais cette imprégnation m'envahir avec trop d'intensité, je quittais l'immeuble pour y revenir une fois cette sensation dissipée et analysée.

Mes premiers contacts avec l'unité d'habitation ont été forts : entrechoquements d'histoires de vie, de mon histoire en cité HLM et de cette histoire, des lieux, des énigmes que les habitants savent à demi masquer mais qui laissent des traces. Dans mes premiers contacts, j'avais pour outil un appareil photographique¹. Prises de vues : graffitis, morceaux de béton cassé, sol écrasé, fil pendant... Puis des notes : odeurs marquantes d'urine, sensations désagréables mais aussi agréables. Un bruit qui rappelle un souvenir enfoui, un courant d'air : tout est sensation et sensationnel. Puis la peur parfois, celle des rumeurs qui flottent dans la Vallée de l'Ondaine et qui se transmettent avec des accents sécuritaires. N'avez-vous pas peur de vous faire égorger dans les rues sombres du Corbu ? La difficulté majeure est de resituer la part du vécu fantasmé de celle de la réalité sociale observée.

L'appréhension ne se dissipe qu'après maints efforts intellectuels qui sont le lot quotidien de l'ethnologue. La rédaction d'un premier rapport dont ce livre est issu m'a permis de mesurer l'étendue des enjeux et de dépasser ce premier cap.

Concernant la question de l'échantillonnage, j'ai appliqué une méthode qualitative empirique fondée sur le principe du réseau de sociabilité. À partir d'un entretien, il est possible d'obtenir un nouvel entretien par recommandation. J'ai croisé cette démarche avec une méthode plus aléatoire tout en conservant à l'esprit qu'il fallait balayer l'ensemble des différents types d'appartements, allant du studio au type 8.

Se rattachant à l'histoire même de l'unité d'habitation, les appartements jumelés ont été pour moi une source de découverte et d'intérêt. Mais je n'ai pas négligé non plus le seul studio en location à l'époque.

¹ J'ai réalisé environ 400 clichés transférés sur support numérique. Malheureusement, pour des raisons techniques, aucun cliché n'a pu être imprimé dans ce livre.

La mise en objectivation nécessaire à toute démarche scientifique a été possible grâce à l'abondante richesse livresque qui existe autour de Le Corbusier. Lui-même sera une source de première main, que j'ai complétée par une recherche à la Fondation Le Corbusier.

La bibliographie atteste des ouvrages consultés. Sans être exhaustive, elle est constituée des principaux ouvrages centrés sur la controverse autour de Le Corbusier. Il en sera question plus bas, Le Corbusier est un homme avant tout qui a su cultiver la controverse et qui a su alimenter une dynamique encore présente. À partir de là, peut-on être vraiment neutre, si toutefois cette question a un sens ? N'étant pas architecte, je n'ai donc pas subi les assauts « pro » ou « anti » Le Corbusier. J'ai simplement pris conscience de l'existence de ces courants de pensée qui vont au-delà de l'intérêt architectural.

Concernant la neutralité du chercheur, Howard Zinn se penche sur l'équivoque d'une objectivité qui tient selon lui à « éviter d'exprimer un certain point de vue¹ ». Le fait même d'exposer un fait plutôt qu'un autre fait porter, consciemment ou non, un jugement sur ce qui a été omis et ce qui a été privilégié. Il ne faut plus être dupe de cette fausse neutralité du chercheur face à son objet. Je suis partisan d'une recherche réflexive où la question de l'objectivité n'est plus au centre du débat, car elle s'inscrit dans une dialectique réflexive qui peut permettre au lecteur de mieux cerner les intérêts qui sous-tendent l'acte d'écriture, dans la mesure où les clefs lui sont données.

Enfin, concernant la pensée et l'action de l'un des plus grands architectes de notre temps, il est bon de rapprocher l'histoire édifiante de Le Corbusier de cette réflexion de Colette Pétonnet : « Contrairement à ce que l'on croit communément, les précurseurs, notamment en architecture, sont des témoins de leur temps dont la juste intuition n'est comprise que beaucoup plus tard, quand le temps de leur réflexion est révolu. C'est alors que parfois leurs projets sont exécutés ou inspirent, trop tard, leurs successeurs » (Pétonnet, 2000).

¹ « Un pouvoir que nul ne peut réprimer », *Le Monde diplomatique*, janvier 2004, p. 27

Première partie - Firminy : un contexte original

1/ De Claudius-Petit à Le Corbusier de 1953 à 1971

L'état de l'habitat national après la Seconde Guerre mondiale se trouve dans une situation telle que « *la France devait remodeler sa carte de géographie si elle ne voulait pas mourir* » (Berger, 1953). L'entreprise de reconstruction de la France allait de pair avec une prise de conscience parfois mise à l'écart. « *Mais les quartiers lépreux, les impasses puantes, les bidonvilles sont pudiquement dissimulés sous l'influence du tabou du logement* » (Chombart de Lauwe, 1953). Dans ce constat, le sociologue dresse dans un souffle d'espoir un panégyrique à demi dissimulé à l'égard de Le Corbusier. « *Écrasés sous le poids d'une civilisation industrielle grandie trop vite, les hommes se tournent haletants vers les mythes de la cité radieuse et des villes jardins, où l'usine, remise à sa juste place, laisse le champ libre aux espaces verts où l'on respire* » (Ibid.).

Firminy-Vert vient d'être achevé au début des années 1960 ; il ne reste plus à Eugène Claudius-Petit, alors maire depuis 1953, qu'à proposer ou à imposer un programme d'unités d'habitation.

L'unité d'habitation Le Corbusier est née dans un contexte sensible. Eugène Claudius-Petit, ancien ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, membre de l'UDSR (Union démocratique et socialiste de la résistance), est « parachuté », non sans une certaine stratégie, dans cette région avec le ferme espoir